VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 16 JANVIER 1918 — No. 10

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
États-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42 [...]E PROVENCHER
SAINT-[...]CE - MANITOBA
Té[...] Main 3377

INCONSEQUENCE OU INTOLERANCE

Les gouvernements existent pour voir au bon fonctionnement de toutes les affaires du pays. Leurs actions doivent avoir pour but la paix le bonheur et la concorde parmi les citoyens qui vivent sous leur administration. Leurs lois doivent être justes et équitables; les intérêts particuliers de chaque classe doivent être considérés et traités de telle manière que chacune puisse obtenir son dû, tout en respectant celui des autres. Le haut commerce et la finance ont des droits qui ne peuvent être méconnus. Ils ne peuvent non plus oublier leurs devoirs.

Le travailleur, l'ouvrier de la ville, le producteur des champs, ont aussi des droits et des devoirs indéniables que les gouvernements doivent reconnaître et protéger.

La reconnaissance exacte et la juste coordination de tous ces éléments peuvent seuls assurer la prospérité d'une nation. L'harmonie entre les races, dans les pays où vivent des citoyens de différentes origines, de sang et de religion différentes, est aussi l'un des problèmes les plus importants à résoudre si l'on veut assurer le succès complet.

Que se passe-t-il au Canada aujourd'hui? Quiconque s'arrête à considérer les mesures qui font le sujet de l'étude de nos gouvernants peut se rendre compte facilement que les relations entre le capital et le travail sont à la base de toutes leurs délibérations. Quiconque lit les journaux peut y voir que le fond de tous les principaux articles est le même sujet.

Notre pays est entré dans la guerre mondiale; les hommes au pouvoir veulent le concours de tous les citoyens pour poursuivre avec succès l'oeuvre qu'ils désirent accomplir. Ils se rendent compte que l'union sera un vain mot à moins que les droits de chaque classe ne soient sauvegardés et respectés.

En certains quartiers l'on demande la nationalisation de tous les chemins de fer du Canada. Les directeurs, les actionnaires, les employés et le peuple en général, tous réclament le droit de se faire entendre, sans quoi on criera à l'injustice à l'arbitraire, et la machine gouvernementale se disloquera.

Les industriels de l'Est sont prêts à aider l'effort militaire, à souscrire aux emprunts de guerre, mais ils réclament la protection nécessaire à leurs industries. Les fermiers de l'Ouest, les grands éleveurs, sont dans les mêmes dispositions. Ils veulent eux aussi donner leur concours entier dans la sphère de leur action, pourvu qu'ils reçoivent eux aussi la considération à la quelle ils ont droit. Pas une journée ne se passe, sans qu'il y ait quelque part au Canada une assemblée, un congrès quelconque pour discuter toutes ces choses et porter à la connaissance du gouvernement les points les plus importants pour la sauvegarde de tous ces commerces et de toutes ces industries. Chacun sur ces points en litige a le droit de parler clairement et de réclamer ouvertement. Personne ne songera à appeler traître à son pays le banquier, l'industriel, le cultivateur, l'éleveur, l'ouvrier, le financier, le contribuable qui osera dire aux chefs de la nation que s'ils veulent leur concours, ils doivent de leur côté reconnaître leurs droits à l'existence ou à l'exercice de leurs privilèges. Chacun en un mot veut et exige le prix de son travail. Sans quoi pas de contribution et surtout pas d'union.

Il y a à peine quelques jours il y avait à Brandon un grand congrès agricole; on y a discuté avec ardeur, sérieusement et intelligemment la question de la production et de la vente du blé, les relations entre fermiers et meuniers; l'on s'est occupé avec beaucoup d'attention, comme du reste le comporte l'importance du sujet dans le moment actuel, de l'élevage du porc, son coût, sa conservation, son utilité et sa consommation.

Nous reconnaissons que nos gouvernants seraient des hommes à courtes vues, s'ils négligeaient de se renseigner sur toutes ces questions d'une importance vitale pour toute notre population. Mais, constatation curieuse et profondément regrettable à faire, si tous ces sujets peuvent être considérés et discutés sans trop de passion si l'on admet facilement que sans une solution équitable de tous ces problèmes de la vie économique, l'ordre et l'accord ne peuvent exister, même au milieu de la guerre et en face des devoirs qu'elle impose, il semble bien que cette autre question, qui, pour nous est aussi importante que toutes les autres s'il l'on veut la paix dans ce pays—nous voulons dire l'accord entre les races et le respect des idées religieuses de chaque groupe qui composent la population de notre pays, ne peut être touchée sans que ceux qui la soulèvent ne soient groupés immédiatement parmi ceux que l'on appelle traîtres au pays et à la grande cause des Aliés.

Nous vivons pourtant dans un pays qui se prétend chrétien; notre souverain, à l'occasion de la nouvelle année, a demandé à ses sujets d'adresser au Ciel des prières ferventes pour faire descendre sur la terre les bénédictions divines. On combat l'Allemand aujourd'hui parce qu'on l'accuse d'avoir fracassé les temples religieux et outragé l'humanité dans les dogmes et les principes du christianisme. On le combat parce qu'on l'accuse de vouloir étouffer les aspirations légitimes des petites nationalités et parce qu'il ne veut pas reconnaître leurs pleins droits à leur existence ethnique.

Les grands chefs: Lloyd-George, Poincaré et Wilson proclament au monde que leur but est justement la réparation de ces injustices et l'établissement de l'ordre par le respect de tous pour l'idéal de chacun.

N'y a-t-il donc que nos grands hommes d'Etat canadiens, nos profonds penseurs et nos grands journalistes, pour ne pas comprendre ou ne pas vouloir admettre que si toutes les questions économiques que nous avons mentionnés plus haut sont d'une importance souveraine, les questions de langue et de religion, l'accord de toutes les branches de notre corps social sur ces points, sont aussi d'une importance majeure pour le bien et l'avancement de notre pays. Pour nous il nous semble que le salut de l'âme devrait être supérieur à l'élevage du cochon, et que si l'on doit s'occuper de celui-ci, pour assurer l'existence de notre corps, l'on devrait pouvoir discuter les idées religieuses tout en restant bons citoyens.

Si pour s'assurer du bon vouloir du fermier, de l'ouvrier, du financier l'on doit s'occuper de leurs intérêts matériels, sans les appeler des traîtres et des renégats, il nous semble que ceux qui demandent considération pour les questions de l'âme et de l'au delà, doivent avoir le droit de réclamer qu'on s'occupe d'eux sans pour cela se faire appeler des sans-coeur.

Il faudrait croire que tous ces appels à la concorde et à la prière sont des cris hypocrites, si le fanatisme religieux et la haine de race sont assez forts dans notre pays pour empêcher la discussion franche, et étouffer les réclamations de ceux qui se trouvent lésés dans leurs croyances religieuses ou dans l'usage nécessaire de leur langue maternelle. Non seulement on ne devrait pas chercher actuellement à détourner l'attention publique de ces questions; mais jamais temps ne devrait être plus favorable pour la solution de ces problèmes inquiétants.

Nous voulons tous la paix, nous désirons tous l'accord, nous demandons tous de travailler à la même cause, nous réclamons tous l'union de toutes les volontés et de toutes les énergies. Pour atteindre ce but nous croyons que la solution des difficultés de langue et de religion, vaut en importance celle des bêtes à cornes, et nous n'hésitons pas à dire que si les hommes qui dirigent aujourd'hui l'opinion publique ou qui détiennent des postes de contrôle ou un pouvoir quelconque voulaient s'en donner la peine, ils réussiraient vite à donner satisfaction à tous les hommes bien pensants.

Il est à craindre que si les extrémistes en parole, semblent être la cause de toutes ces difficultés, les extrémistes muets ou *dans le coeur* soient encore plus à craindre—dans leur refus obstiné de regarder en face ces questions si importantes, qu'aucune force peut les mettre de côté, car elles incarnent en elles-mêmes le sang, que l'on ne peut changer, et l'âme que l'on doit sauver.

CONCLUSION

Il est évident pour tout le monde que les sympathies de chaque classe ne peuvent être obtenues que par la considération équitable de leurs situations financières.

Pour obtenir les votes aux dernières élection on a compris qu'il fallait donner des assurances claires et non-équivoques pour la protection des intérêts matériels de chaque individu.

Pour conserver l'estime et le concours du public, pour obtenir des hommes, l'on admet facilement que dans chaque cas les promesses doivent se changer en actes bien définis, et la dessus personne n'y voit d'objections, et l'on permettra la discussion et la répétition des réclamations. Mais parce que les Canadiens-français placent la question de l'éducation chrétienne et religieuse audessus des questions matérielles et purement temporelles, on les pourchasse comme des sans-patrie et au lieu de chercher à attirer leurs sympathies par des bons mots et une considération sage et généreuse de leur idéal et des obligations de leurs consciences, on s'évertue plutôt à les blesser dans leur âme et leur fierté nationale en même temps que l'on cherche à obtenir la bonne volonté des autres par la haine contre eux. Comme logique c'est mince, comme tolérance c'est pauvre, comme conception patriotique c'est d'une ignorance borgne et d'un mauvais vouloir consommé.

LES LEGENDES DU PEUPLE CANADIEN A L'OMBRE DE LA CROIX

L'Ami du Foyer

Nos ancêtres, de 1828 à 1838 ont continué à réclamer le droit de voter les subsides et d'en disposer eux-mêmes. Ils demandaient de faire ce que font toutes les assemblées législatives de tous les parlements du monde, je crois; mais ça ne faisait pas l'affaire du parti anglais qui se distribuait le magot.

Nos ancêtres ont été provoqués pendant plus de 50 ans. Le parti anglais voulait constamment en faire des Anglais. Nos ancêtres ont constamment résisté, mais ils sont devenus aigris et s'opposèrent à de justes demandes des gouverneurs qui suivaient les ordres de Londres. De jeunes et puissants orateurs surgirent de partout et chauffaient le peuple à blanc. Ils allèrent trop loin dans leurs revendications. Ils voulaient imiter O'Connell, mais ils l'ont dépassé.

Tant que nos ancêtres se contentèrent de réclamer contre les injustices, ils parvinrent après bien des refus, à obtenir ce qu'ils demandaient. L'élection de M. Papineau comme orateur fut comfirmée, huit canadiens furent ajoutés au conseil législatif, les juges furent retirés du conseil et de l'assemblée. Lord Goderich avait pu obtenir du Parlement Anglais que les subsides seraient à la disposition des députés de la chambre à l'exception de près de $100,000, c'est-à-dire, le traitement du gouverneur et de ceux qu'on appellerait aujourd'hui ses ministres. La chambre voulait voter ces salaires annuellement et le ministre des colonies lui demandait de les voter pour la durée de la vie du Roi à la mort du quel toutes les commissions royales devaient être renouvelées.

Lord Aylmer qui était bien disposé à notre égard, commença à croire que c'était un parti pris; de refuser toute demande venant de la métropole.

Le parti Papineau commença alors à perdre des adhérents précieux et justement ceux qui représentaient les vrais sentiments de nos ancêtres qui voyaient la criminelle folie d'en venir aux armes, car c'était bien là, il faut l'avouer, la signification des discours et des actes de cette poignée de nos concitoyens dont l'ardeur du patriotisme n'était pas contrebalancé par les réflexions d'un jugement mûri par l'expérience. "La prudence est la mère de la sûreté, dit le proverbe, cette vertu cardinale, qui doit retenir dans de justes bornes les suggestions d'un amour passionné pour la patrie manquait à Papineau. L'amour de ses compatriotes, servi par une forte intelligence, le portait tout de suite à considérer le but, avant d'étudier les moyens d'y parvenir. C'est pourquoi le clergé, la plus grande force sociale du Canada de 1837, vit que le puissant tribun donnait une direction néfaste à nos compatriotes et se retira de lui.

Cependant aux beaux jours de ses premières années sur la scène politique, ils ne faisaient qu'un, tous deux, dans la revendication de nos droits.

On nous dit qu'il ne voulait pas la guerre. Peut-être. Mais à l'entendre, il était difficile de tirer d'autres conclusions que la nécessité d'une révolte. Il demandait à l'Angleterre de rester chez elle et de nous laisser gouverner seuls. Aucune demande ne peut être plus impolitique. L'un des dictons de l'Angleterre est celui-ci: Ce que nous avons, nous le gardons. Il fallait être aveugle pour ne point voir couler des flots de sang que cette demande inconsidérée était de nature à faire jaillir de la poitrine de nos braves ancêtres. Heureusement il n'y eut que quelque milles de nos ancêtres à qui le coeur fit perdre la tête. Si l'insurrection eût été générale l'Angleterre aurait transporté sur nos rives jusqu'à son dernier soldat et son dernier canon. Nous aurions eu une seconde édition des malheurs de l'Irlande et de la Pologne sous l'indicible cruauté des Tsars de Russie.

Heureusement que le clergé était écouté dans ce temps-là, que le lien religieux était plus fort que le lien politique. Disons-le bien haut: c'est le clergé qui a sauvé le Canada et c'est à Monseigneur Lartigue que le Canada reconnaissant devrait élever une statue. Car si Monseigneur Lartigue et Signaï eussent fait comme Chénier par exemple, tout le Canada se révoltait. Alors que voyons-nous? Le parti Anglais demande protection à un moment où l'Angleterre avait les sentiments qu'ont les Orangistes contre nous. Entendez toute l'Angleterre s'écrier: Tant que ces Canadiens resteront Français et catholiques, ils seront toujours contre nous. Il est temps que le roi use de ses privilèges. Les Canadiens sont des sujets anglais or les anglais ont leur roi qui est leur pape à eux. Donc que le roi nomme les évêques et les curés, qu'ils s'emparent de chaque église, qu'il fonde des écoles obligatoires purement anglaises et protestantes. Qu'a-t-il à craindre? Rien assurément de la part des Etats-Unis maintenant, rien de la part des survivants des Canadiens dont nous venons de tuer ou d'exiler tous ceux qui ont pris les armes contre nous. Les autres n'ont plus le droit d'avoir ni fusils, ni poudre. Vive l'Angleterre et malheur à tout ce qui *sent* le français.

C'est bien là, n'est-ce pas, le cri qui fût sorti de toutes les poitrines anglaises. Que nos ancêtres eussent souffert. Le clergé, au moment suprême nous a sauvés.

Monseigneur Lartigue vit où allait nous mener cette petite poignée de tribuns imprudents. Ceux-ci jouissaient de toute l'influence des gens instruits sur ceux ne le sont pas. Monseigneur publia un mandement qui calma les esprits de la grande majorité de ses diocésains. Quelques paroisses seulement, ou mieux une partie des habitants de quelques paroisses n'ont pas voulu écouter la voix du pasteur. Ils l'ont bien regretté. Il y a sans doute des circonstances où la révolte peut été justifiée contre l'abus tyrannique du pouvoir mais encore faut-il qu'il y aît un espoir très probable de réussir. On n'a pas le droit de mener un peuple à la boucherie.

Les Irlandais se sont révoltés, clergé en tête, avec l'espoir de gagner leur cause, mais malheureusement n'ont pas été heureux. O'Connell a mieux compris, je crois, le vrai patriotisme. Ne nous révoltons pas, mais agitons-nous. Ne donnons pas de relâche à nos ennemis.

Cette conduite sage et pleine de christianisme l'a conduit à la victoire. Nos ancêtres ont donc bien fait de suivre le clergé qui ne faisait qu'un avec leurs évêques. Un seul prêtre, dans toute l'étendue du Canada a été soupçonné de favoriser les rebelles. Pris par les autorités militaires, il a été relâché au bout de 48 heures. Je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails. Vous savez comme moi la douloureuse épisode des combats de Saint-Denis où Papineau s'était rendu. Un témoin, oculaire, un des rebelles m'a raconté à moi-même l'impression que son départ, dans la nuit, pour la frontière, avait créé dans l'esprit de ceux qui avaient l'arme au bras pour le protéger. "Le matin quand nous nous sommes réunis on a vu qu'il était parti. Je ne le blâme pas d'être parti, car sa tête y passait, un homme si fin savait qu'une armée anglaise s'en venait sur nous. Il vit notre *grément* de guerre et que c'était pur folie d'essayer à combattre. Il ne nous a pas dit de combattre non plus, mais pour quoi ne nous a-t-il pas dit: venez-vous en aux Etats- avec moi, la résistance est inutile. Conservons nos vies pour nous reprendre plus tard." A Saint-Denis, la première rencontre a été favorable aux insurgés, mais la victoire a été de courte durée. A Saint-Charles, ils furent battus. Une centaine, dit-on perdirent la vie. On met au nombre de 700 à 800 ceux qui ont pris les armes. Ces armes n'étaient que leur hâche et leur fourche. Quel aveuglement! Quel fol entêtement!

A Saint-Eustache, où les insurgés du Nord s'étaient rassemblés sous le commandement de ce pauvre Chénier, le combat ne fut pas long comme bien en pense. Chénier et ses compagnons allèrent se réfugier dans la sacristie. Chénier voulut en sortir par une fenêtre et il tomba mort dans le cimetière, troué de plusieurs balles. Son curé, Monsieur l'abbé Paquin l'avait appelé à son presbytère mais il ne put le dissuader de se rendre sans combat. Il voulait mourir les armes à la main. On dit de lui un mot qui dépeint l'homme plutôt brave que sage. Un jeune insurgé s présente à lui en disant: je n'ai pas de fusil. Il lui répondit: Il y en a qui vont se faire tuer, tu t'en proucureras un (1).

Z. LACASSE, O.M.I.

——(1) A Saint-Eustache où l'on voit encore sur le portail de l'église, les pierres brisées par les boulets de canon, un capitaine prend dans le baptistère de la sacristie, les deux petites ampoules d'argents qui contenaient l'huile des catéchumènes et le Saint-Crême. Cinquante ans de silence passent au sujet de ces Saintes-Huiles quand un beau matin, le curé de Saint-Eustache reçoit d'un général en retraite en Angleterre, les deux ampoules volées. Elles étaient bien conservées. Il les avait prises comme souvenir. Il était simple capitaine alors. Etant sur le bord de la tombe il a cru bon de se séparer de son souvenir.

COMME LA FRANCE TIENT!

Il y a eu encore, ces temps derniers, quelques impressions de pessimisme, mais elles sont plutôt venues de l'intérieur que du front, d'en haut que d'en bas, et le vent d'un pur patriotisme a fini par balayer tout cela; s'il y a encore, de-ci, de-là, quelque nuage gris dans le ciel rouge de France, ils ont été dispersés, tantôt par des échos de victoire, tantôt, qui le croirait, mais c'est ainsi, par un souffle de justice et de sagesse parti des sommets du gouvernement pour ragaillardir l'opinion dans tout le pays. Et c'est ainsi que la France résiste magnifiquement aux deux guerres que lui font ses redoutables ennemis, la guerre par le canon et la guerre par l'espionnage et ses multiples et déprimantes conséquences.

Oui, vraiment, la France tient comme on ne l'en aurait cru capable au début des hostilités: après avoir arrêté l'envahisseur sur la Marne, elle ne l'a pas seulement empêché de progresser mais elle l'a fait reculer sur plusieurs points; il s'en est vengé en ravageant atrocement le pays qu'il abandonnait, sans réfléchir que ses ruines marqueraient les étapes de son retour en arrière. Puis, profitant de ce que les Anglais lui apportaient un vaillant et brillant concours, la France a porté ses armées jusqu'en Grèce, où elles contiennent, depuis tantôt deux ans, l'Allemagne et le Bulgare. Et voici maintenant qu'avec les Anglais, devenus eux-mêmes de si bons soldats, elle envoie au secours de l'Italie une très nombreuse armée qui va réveiller là-bas les mânes sacrés de Solférino et de Magenta. Dans le même moment, le canon recommence à tonner à notre avantage dans l'Aisne, dans la Somme, à Verdun, en Alsace, en un mot sur tout le front.

Certes je ne veux en rien diminuer le succès magnifique que les Anglais viennent de remporter autour de Cambrai, ni amoindrir la mesure et le prix de leur coopération: elle aura sans doute aidé la France à se reprendre, puis à rester elle-même en mettant en activité toutes ses ressources et tous ses ressorts, et à ce point de vue, elle lui aura été d'un grand secours, mais cela ne peut s'empêcher de constater combien la France a su tenir, et souvent seule, sur tous les champs de bataille. Et ne croyez-vous pas que si l'Amérique vient à notre aide d'une si complète façon, elle l'a fait surtout parce qu'elle a reconnu l'inépuisable réserve de force morale et matérielle qu'il y a dans la race française: sans doute, son intérêt est entré tout d'abord en ligne de compte; mais cet intérêt, elle ne l'aurait pas livré aux risque d'une guerre pareille, si les deux premières années ne lui avaient pas montré une France indomptable, décidée et capable d'arriver à la victoire. Et c'est pour quoi l'entrée en ligne de l'Amérique m'a paru en son temps être comme un constat officiel de la puissance et des ressources de la France.

Aussi je ne puis comprendre que, en face des résultats militaires déjà obtenus par les troupes françaises et par les alliés, malgré le gros échec des Italiens malgré la longueur des hostilités, il y ait encore des gens raisonnables qui soient pessimistes. Mettez, d'ailleurs, face à face les ressources des deux groupes de combattants en hommes et en matériel de geurre, et vous verrez que la balance penche de notre c[...] l'Entente, par conséquent, [...]ce, premièrement, à la [...]era en mesure de tenir le p[...]ongtemps et d'avoir la victoire. Ce sont des choses qu'il est bon de se redire à soi-même pour affronter courageusement l'hiver et toutes les restrictions qu'on nous annonce; il faut nous les redire aussi en ces premiers jours de l'emprunt, pour aviser notre confiance et notre générosité.

Mais la France ne tient pas seulement, malgré les erreurs commises, au point de vue militaire et diplomatique: elle a tenu et elle tient au point de vue moral, malgré l'espionnage si savamment organisé et protégé, malgré la rumeur infâme, malgré la campagne défaitiste favorisée par tant d'indulgences, malgré l'atmosphère empoisonnée que les scandales des hauteurs répandaient dans tout le pays et que l'incohérence parlementaire y entretenait. Quel tempérament et quel peuple auraient résisté à tout ce que le France a dû subir sous ce rapport depuis plus de trois ans! Quelle nation n'aurait pas moralement sombré devant tout ce que certains personnages ont tenté pour souiller le patriotisme! Ne faut-il pas que la France soit exceptionnellement trempée comme caractère, comme honnêteté, comme volonté pour n'avoir pas été submergée par le flot montant de l'immoralité, du pacifisme à outrance et de l'internationalisme? On accuse aujourd'hui officiellement d'anciens ministres; mais ceux qui les ont supportés, protégés, défendus à la Chambre ou ailleurs, partagent-ils pas leurs responsabilités et ne partagent-ils pas leurs responsabilités et ne sont-ils pas aussi, dans une certaine mesure coupables de lèse-patrie? Ah! encore une fois, quel tempérament il a fallu à la France pour ne pas mourir de tout cela, et quelle confiance cela doit nous donner en elle pour l'avenir.

Mais heureusement que l'égout collecteur a fini pour avoir des crevasses qui ont dégorgé dans le cabinet des juges d'instruction. Un vieux chef des révolutionnaires, chez qui le patriotisme n'avait pas sombré sous toutes les violences de sa vie, a donné la nausée au pays et à la Chambre et a fait tomber le ministère sous la poussée des turpitudes depuis si longtemps supportées, puis il est venu lui-même le chef du gouvernement et a eu assez d'autorité en se présentant pour donner confiance au pays. N'est-ce pas là encore une preuve des ressources de toute nature qu'il y a dans la race et dans le tempérament français?

On ne pense pas assez à ces choses, on ne les répète pas assez au peuple, on ne lui fait pas suffisamment comprendre que même de l'imbroglio gouvernemental et parlementaire jaillissent parfois dans l'opinion des éclairs qui la rassurent et qui la réconfortent. On ne s'attendait, certes, pas à ce que Clemenceau devînt le grand justicier de la République, ni à ce que Gustave Hervé menât Caillaux en Cour d'assises; mais la Providence a de ces retours et de ces jeux vengeurs qui scandalisent peut-être les âmes pusillanimes, mais qui font le nettoyage nécessaire pour que d'autres puissent ensuite faire les réparations.

Confiance donc et courage! La France n'est pas si affaiblie que le prétend certains pacifistes criminels: elle va le montrer encore en souscrivant en masse à l'emprunt; c'est un de nos devoirs de guerre, à nous autres qui sommes à l'arrière, de payer ainsi à la patrie le prix du sang que nous ne pouvons pas verser. Nous lui aiderons ainsi à tenir sur le front et à l'intérieur, comme elle l'a *fait*, jusqu'à présent, à tenir indéfectiblement jusqu'à la victoire définitive.

H. COLLIN,
directeur du "Lorrain."

—*La Croix.*

M. CLEMENCEAU

Le portrait suivant de M. Clemenceau est dû à la plume de M. Charles Benoist et nous le trouvons dans la "Revue des Deux Mondes". Il est très vivant, très enlevé. Le voici :

Chose curieuse : l'opinion, après s'être longuement refusée, s'est jetée dans les bras de M. Clémenceau, autant pour ses défauts pour la férocité féline qu'elle lui prête un peu gratuitement, que pour ses qualités, qui sont moins connues, car, comme tous les hommes de ce tempérament, il met une espèce de coquetterie à étaler ses défauts et à cacher ses qualités.

(A suivre sur la 2ème page)

M. CLEMENCEAU

(Suite de la 1ère pcge)

Nous même, qui signerons ces lignes, nous avons tracé de lui dans le passé, d'après ce qu'il montrait le plus volontiers de lui-même, deux portraits successifs qu'il jugea peu aimables. Au bout de cette troisième année de guerre, nous avouons, sans nous faire prier, que deux de ses plus dangereux travers, l'impulsivité et l'incohérence, les seuls dont on puisse encore avoir peur, il semble les avoir maitrisés. La campagne de presse qu'il a menée quotidiennement, comme son action dans les commissions du Sénat qu'il a présidées, a été remarquable par sa continuité. Il lui reste à devenir comme président du conseil ce qu'il était devenu comme journaliste, à se transformer au gouvernement comme il avait su se transformer dans l'opposition. M. Clémenceau est capable de le faire. Comme il avait passé la soixantaine, quand il découvrit le gouvernement, ses devoirs, ses difficultés et ses conditions nécessaires, les ayant niés, ignorés ou bouleversés durant un quart de sicle, il ne les sentit que plus vivement, et la guerre les lui a fait sentir bien plus vivement encore. Même s'il ne s'était pas convaincu qu'il faut dans la paix un gouvernement fort, il appris et tient de toute certitude qu'il en faut un pour la guerre.

A mesure que s'estompent ses deux plus gros défauts, apparaissent en relief ses deux qualités les plus précieuses. Ce n'est pas faire de lui un petit éloge, mais c'est n'en faire que l'éloge mérité, de dire qu'il a au plus haut point "le sens français", dont la verve par fois outrée, la pointe de gaminerie incorrigible, l'accent de Paris et de Montmartre qui amuse et irrite en M. Clémenceau, ne sont que l'exaspération. Mais le patriote recouvre le jacobin, et le gentilhomme vendéen est dessous. On retrouve la souche et la branche. Par disposition héréditaire, par instinct aristocratique, M. Georges Clémenceau a le mépris des choses basses et des âmes basses. Il est tout ensemble très nouvelle très vieille France, très France éternelle. Quoi d'étonnant que, blessée et inquiète, le devinant si parfaitement, si pleinement, si puissamment français, la France se soit réfugiée en lui? Furieuse, pendant qu'elle subit au dehors l'assaut impitoyable des barbares, de se voir rongée au-dedans par une lèpre secrète, parmi tous ces scandales et toutes ces obscurités, elle invoque le chirurgien qui tiendra le bistouri, la main rude et bienfaisante qui portera le fer et le feu. De lui, de sa vie et de son histoire, elle n'oublie rien, mais elle lui pardonne tout. La seule défaillance qu'elle ne lui pardonnerait pas, ce serait qu'ayant parlé comme il parlait et écrit comme il écrivait, il eût laissé son énergie dans l'encrier et n'eût de tranchant que la langue.

LES CRIMES DE JOSEPH CAILLAUX

Paris — Un journaliste français vient de publier la très intéressante étude suivante de Caillaux et de ses méthodes:

"Ayant cessé d'écrire, M. Caillaux veut parler. Cité devant le conseil de guerre, il préfère la tribune. Ses amis l'y convient; ses fautes l'en écartent.

"De ces fautes, nous voyons seulement ce qu'en sait aujourd'hui le monde entier, sans préjuger le secret des instructions; mais, depuis longtemps, à tort ou à raison, l'opinion publique soupçonne M. Caillaux d'employer son influence occulte et les ressources mystérieuses dont il dispose à faire dévier la défense nationale de son but, qui est la conquête d'une paix solide, assurée par les armes et garantissant les nations paisibles contre les entreprises de la race de proie.

"D'autre part la même impression se laisse voir en Allemagne, où la presse ne perd jamais une occasion de montrer à ce M. Caillaux une sympathie confiante dont elle ne déshonore aucun de nos autres hommes d'Etat.

"Ainsi s'explique une impopularité croissante qu'a furieusement aggravée la révélation progressive des relations de l'ancien président du Conseil avec la plupart des traitres sur lesquels s'est abattue la main de la justice.

"Est-elle justifiée, cette appréhension tragique, dont le poids devient intolérable à nos nerfs? On va enfin le savoir. Le gouvernement a compris qu'il ne pouvait pas plus longtemps laisser dans une telle anxiété la nation qui se bat et qui souffre, et pour qui la confiance est une condition indispensable de la victoire.

"M. Caillaux va comparaître devant des juges militaires, ignorants de la politique et de ses compromis. Du conseil de guerre, la France sortira délivrée d'un coupable, ou M. Caillaux d'une iniquité."

"Est-ce une absurde superstition qui, surtout à de certaines heures, fait frissonner notre pays en guerre, au souffle de cette puissance des ténèbres—terreur de nos Alliés, espoir de nos Alliés, espoir de nos ennemis? Ou bien est-ce l'instinct des masses qui nous avertit, leur bon sens, leur esprit de conservation, d'accord avec les informations de tous les gouvernements aux prises avec l'Allemagne?

"Or, voici que se dressent en pleine lumière des faits qui montrent M. Caillaux dans la collaboration famillière et suivie des Almereyda, des Landou, des Duval et de toute leur infâme séquelle d'agents payés de l'ennemi; en intimité confiante et confidentielle avec un Bolo, principal distributeur des millions de la trahison; en complicité de longue main avec tous ceux qui, sourdement, les aidaient dans leur oeuvre abominable.

"Voici que, de toutes parts, les documents officiels dénoncent les criminelles négociations d'Italie que l'ancien président, sous un faux nom, menait, en liaison étroite avec le chef d'une maffia de haute trahison, aujourd'hui sous les verrous. Et puis le voici coude à coude avec un député français opérant en Suisse auprès des chefs de la propagande allemande.

"Il est vrai que, dès longtemps on lui a connu de fâcheuses promiscuités, notamment avec son favori de naguère, ce Desclaux, le voleur de vivres aux armées, pour lequel il affectait une haute prédilection morale. C'est de lui qu'il avait dit—à la suite d'une déposition de Desclaux en sa faveur: "Ce garçon-là, c'est le plus honnête homme que je connaisse." Tant pis pour les autres.

"Ce propos est d'avant-guerre. Passons. Depuis lors, tout ce qui est suspect, tout ce qui est taré, tout ce qui est vendu à l'ennemi ou complaisant aux vendus se trouve être la clintèle favorite de cet ancien chef du gouvernement, président aujourd'hui le syndicat international des déclassés de la politique, de la finance et de la diffamation, enrôlés dans le défaitisme.

"Chaque fois que la police pénètre dans quelque repaire de trahison, on y aperçoit sa trace. On trouve même son image dans des salons d'agitées où se brodent les intrigues pacifistes les plus absurdes, mais non les moins pernicieuses.

"Causant de ces étrangetés, il y a quelques semaines, avec un mathématicien, je me risquais à lui demander s'il ne voyait pas, comme moi, dans cette figure insolite ce qu'on pourrait appeler "le lien géométrique" des agitations suspectes. Il ne me contredit point. Ce n'était pas M. Painlevé.

"Quittant ce jargon scientifique pour l'argot de la basse pègre, on serait tenté de dire que M. Caillaux, au centre de la bande défaitiste, en est le "fourgue". C'est le nom du recéleur, de l'homme caché qui combine les opérations, les conçoit, les indique, les dirige les coordonne et les met à profit. Aussi est-il souvent le plus sévèrement condamné de la bande quand elle tombe devant les tribunaux, car c'est chez lui que se trouve le principe de tous les attentats. Il en est aussi le bailleur de fonds.

"Tel apparaît M. Caillaux. Et comment ne pas croire capable de tous les crimes l'homme qui, de tous les criminels, fait ses familiers ou ses agents?"

"Quelle âme est donc la sienne? "celle d'un politicien d'affaires, décrété de premier ordre par certains financiers, parmi lesquels il en est de Français. Ce qu'ils admirent le plus en lui, c'est l'étrange sincérité avec laquelle il écarte de ses combinaisons tout élément sentimental, je veux dire tout ce qui ne se chiffre pas. Ainsi l'idée de patrie. Elle ne lui est pas étrangère, j'en suis convaincu; mais elle revêt dans son esprit des formes différentes de celles qu'elle prend dans le coeur du commun des hommes. L'ardente foi native qui, chez la plupart de ceux-ci, domine les considérations d'ordre matériel, ne semble pas avoir trouvé place dans son cerveau de courtier. Et si, par accident, elle parvenait à s'y glisser, il ne reculerait devant aucun moyen pour s'en aseptiser, comme d'un virus.

"Hypnotisé par une interprétation chétive du réalisme politique, il ne s'est pas élevé jusqu'à la vision des hommes d'affaires de haute envergure dont le regard soupèse les impondérables. Il ne s'est pas même aperçu cet homme d'Etat qu'au fond de la "real-piliti" des Allemands, ses maîtres, bouillonne l'orgueil du Vaterland. Il ne sait pas encore, ce financier, que les matières précieuses ne sont rien et que tout est dans le crédit, émanation spirituelle de la richesse tangible, amplifiée à l'infini.

"Les foudroyantes révélations qui ont fait jaillir la lumière dans les têtes les plus obscures ne lui ont pas révélé que la prospérité d'un pays ne tient pas tout entière dans ses mines, ses récoltes, ses voies ferrées et ses banques et qu'il faut, pour valoriser le tout, ce mystérieux sentiment collectif qui, chez les individus, s'appelle l'instinct de la conservation et chez les peuples, le patriotisme.

"Il y a, prétend-on, des calculateurs qui ne voient dans le drapeau qu'un chiffon de percaline. M. Caillaux est-il du nombre? Ignorait-il ce mot d'un des plus grands hommes d'affaires contemporains qui fut aussi l'un des plus ardents patriotes, Cecil Rhodes, écrivant dans son testament à l'Angleterre: "Notre drapeau est un puissant actif social"?

"Quand M. Caillaux abaissait celui de la France devant les prétentions brutales du Kaiser, au prix de certaines compensations matérielles, non sans valeur, je l'admets, s'apercevait-il qu'il nous infligeait un marché de dupe en portant atteinte à notre crédit de grande nation? Quand il met tout en oeuvre pour nous agenouiller dans une paix dégradante, ne sent-il donc pas que la consentir serait nous assassiner—après quoi nous ne serions plus bons qu'à dépouiller?"

"Il paraît que c'est une politique, et que cette politique doit être développée à la tribune française, et qu'elle doit l'être par M. Caillaux, le familier de tous nos traîtres. Il l'entend ainsi; il l'annonce au gouvernement dans un défi au bon sens et au pays du bon sens.

"Voilà un homme qui, sur documents précis, est accusé d'avoir "secondé les progrès des armées de l'ennemi." Il répond: C'est ma politique" et, cité au conseil de guerre, se cramponne à la tribune aux harangues. La politique! ses amis l'ont introduite partout; c'est ce que le pays ne leur pardonne pas. Voilà qu'ils en mettent dans la trahison; c'est aller trop loin.

"M. Renaudel trouve là l'occasion d'une agitation publique et M. Sembat y voit une chance de créer un parti Caillaux, dont celui-ci veut tracer le programme avant de quitter le Palais-Bourbon. Ce n'est pas l'heure quand le gendarme est en bas. S'il sort absous des mains de la justice, il aura le droit de parler et le pouvoir de parler haut; jusque-là, silence.

"M. Malvy défaillant implorait, mais M. Caillaux a une santé; il s'en vantait en entrant hier au Palais Bourbon; c'était superflu. Voyez-le crâner et gesticuler. Parfois, un apache qui se sent perdu lance son soulier à la tête des juges. Avant l'audience, déjà, M. Caillaux—qui vient de parler de son sang-froid—jette au chef de la justice militaire une boulette de papier. Ce n'est pas la seule qu'il ait commise.

"Il fait tête. Ce n'est pas cela qui déplaît. Il nie tout. Ce n'est pas cela qui convaincra, car, selon sa constante habitude, il nie devant l'évidence, comme certaines femmes prises en flagrant délit. Du Boubouroche tragique. Sans hypocrisie, quand il offense la vérité, c'est à tue-tête; non bassement, effrontément. Il se rue sur les faits tête baissée démentant résolument toute preuve; mensonge ou démence?

"—N'avouez jamais! disait Avinain sur l'échafaud. Ce fut son dernier mot. M. Caillaux n'a pas encore dit le sien. Le Kaiser a écrit: "Je jure que je n'ai pas voulu la guerre!" Au besoin M. Caillaux jurera que c'est nous qui l'avons voulue. Qu'importent les "Livres jaunes" et les dossiers des conseils de guerre! Jurons d'abord!

"Or, ce n'est pas de sa doctrine qu'il doit compte, mais de ses actes; les juges militaires, auprès de qui les phrases sont sans effet, le réclament le temps est venu de leur expliquer la politique qu'il faisait avec Almereyda, Bolo et "tutti" Cavallini. Quand à ce qui restera de cette politique, après l'arrêt du conseil, il ira le dire où il voudra, à ses électeurs ou à ses collègues. M. Renaudel attendra.

"Si à un homme sur qui pèsent des présomptions tellement accablantes il était permis de s'attarder à discourir devant les discoureurs, nous n'aurions plus qu'à attendre une interpellation de Turmel et une harangue de Bolo—qui se trouve bien seul et qui éprouve, lui aussi, un pressant besoin de parler".

AU CLUB "LE CANADA"

Les gagnants à la partie de cartes au club "Le Canada" vendredi dernier ont été comme suit: Dames 1er prix: Mlle Landry, $2.50 en or, don de M. J. Lamarre. Consolation: Mlle Cinq-Mars. Messieurs: 1er prix: M. Roy, une paire de pantoufles, don du Regal Shoe Store. Consolation: M. J. Lamarre. Tombola, M. Bisaillon.

La partie de demain soir sera, sous tous les points de vue, particulièrement intéressante. Le comité en charge du programme doit apporter certains changements qui ne manqueront pas de lui attirer les bonnes grâces des membres et des amis qui se décident à venir passer une autre de ces bonnes soirées en famille au club "Le Canada."

Un autre repas à faire envie à Grandgousier, Gargamelle, Gargantua, Pantagruel et leurs parents et amis s'est donné au club "Le Canada" samedi soir. Il s'agissait pour les garçons, vieux ou jeunes, de conduire comme membre de leur secte et aux hommes mariés d'admettre dans leur confrérie l'un des principaux organisateurs du club, . Napoléon Senez, venu de Moose Jaw où il est maintenant établi, pour s'unir, par les doux liens du mariage, à la dame de son choix, Mlle Mondor, depuis lundi devenue Mme Senez. Donner une idée des toasts qui furent portés, avec la note sérieuse ou la note gaie, par un certain nombre des convives parmi lesquels l'on remarquait Messieurs A. H. de Trémaudan, E. Dufresne, C. Buffet, H. Bergevin, A. Poisson, Jos. Lamarre, A. Griveau, S. A. Nault, C. Cinq-Mars, R. Zanettin, serait au dessus de mes facultés. Qu'il me suffise de dire que les garçons eurent beau faire, ils ne purent convaincre le futur époux qu'il allait faire une sottise, M. R. Zanettin, avec son gusto ordinaire, déclama le monologue de Louis Faure, "Le Garçon d'honneur."

Après le souper les hommes mariés avec l'aide de leur nouvelle recrue, n'eurent aucune difficulté au "snooker" à donner une râclée carabinée aux célibataires qui avaient osé leur porter un défi. Et la soirée s'acheva très gaie, quand bien même on ne put se procurer rien de plus fort que de la bière de deux pour cent et quelques bons cigares comme stimulants.

—Communiqué.

LA SOCIETE DES NATIONS CONTRE L'ALLEMAGNE

Que veut Wilson? Que pense-t-il? Nous désirons tous connaître exactement et familièrement où ce grand allié nous guide. Qu'est-ce donc que cette Société des nations qu'il invoque, au nom de laquelle il parle?

Société des nations! terme équivoque et trouble. Nos dirigeants commirent une faute lourde quand ils en tirèrent des effets de tribune. Leur formule était vide: ils n'avaient pas pris souci de la remplir, et autour d'eux chacun s'empressait d'y mettre sa marchandise. Ils eurent le tort de laisser croire qu'une Société des nations pouvait exister avec l'Allemagne; ils eurent le tort surtout de le laisser croire à l'Allemagne.

Mais lui, Wilson, il est très net. Aujourd'hui, il a vidé sa conception de tout ce qu'elle contenait d'obscur et de dangereux. Il ne fait plus de la Société des nations une invitation à l'Allemagne; il s'en sert comme d'une arme contre l'Allemagne.

Suivez le mouvement de sa pensée. Ce qu'il veut établir, ce n'est pas une sorte de communisme international où les patries dissoudraient leur individualité. L'idée de Société des nations, telle qu'il l'entend, n'enlève rien de son énergie à l'idée de patrie. Elle est pour lui simplement une image, un symbole destiné à faire comprendre qu'il y a quelque chose au-dessus des nations. Les nations possèdent un trésor en commun. Les nations sont soumises à une règle commune dont la violation comporte des sanctions.

Wilson est un juriste. Revenez toujours à comprendre que telle est la dominante de cette grande figure. Son ambition est de transporter dans la communauté internationale les règles et les sanctions qui s'appliquent à la vie sociale. Dans son esprit, la Société des nations a le caractère d'un symbole juridique. Elle lui permet de mettre en action les règles du droit international, d'imaginer un tribunal, un coupable et une peine. Une nation a-t-elle violé le droit des gens, elle encourt une sanction. Laquelle? L'exclusion de la Société des nations.

Ecoutez-le parler, méditez ce beau texte d'où rayonne une parfaite clarté, voyez comme il met, l'une près de l'autre, l'accusation et la condamnation, comme il définit le crime et proclame le châtiment.

"Cette horrible chose, dit-il, dont les maîtres de l'Allemagne nous ont montré la face hideuse, cette menace d'intrigue et de force combinées que nous voyons maintenant clairement être la puissance germanique, une chose sans conscience ni honneur, ni capable d'une paix sérieuse, doit être abattue, et si elle n'est pas absolument anéantie, *au moins doit être exclue des réunions amicales entre les nations.*"

Châtiment purement moral, le droit international est privé des sanctions immédiates de la force, mais ce n'est pas à dire qu'il soit tout désarmé. La séparation d'avec la société, la réprobation publique, le déshonneur et la honte, c'est dans le domaine des relations sociales, la sanction qui accompagne toutes les autres et qui toujours en augmente l'effet; c'est pour beaucoup de fautes la seule sanction et qui suffit. Le criminel est exclu de la communauté; il est séparé. Ainsi la nation coupable. Nous retrouvons là cette idée de communion des peuples qui est à la base de la Chrétienté. La menace du président Wilson a toute la solennité d'une excommunication.

L'Allemagne sera retranchée de la communauté spirituelle, comme elle est exclue des "libres rapports économiques". A côté du blocus économique, Wilson institue le blocus spirituel.

Terrible menace et que Wilson, cette fois, n'adresse plus au seul gouvernement allemand, mais au peuple allemand lui-même. C'est là un progrès important de sa pensée prudente. Il reconnaît que c'est sur tous, sur le social-demokrate comme sur le junker, que la pression doit s'exercer et que tous, en définitive, doivent subir le châtiment.

Mais ce châtiment, ce n'est pas seulement dans l'avenir qu'il faut le placer. Pour en tirer tout le profit auquel nous avons droit, nous devons reconnaître et proclamer qu'il est actuellement réalisé. Dès aujourd'hui, il n'agit plus sur l'ennemi comme la crainte d'un mal futur hypothétique; il agit comme le désir anxieux d'échapper à un mal présent certain. La question n'est pas de savoir si après la guerre le blocus devra être établi, mais s'il devra être maintenu. Et il est de notre intérêt le plus pressant de ne laisser à l'Allemagne à cet égard aucune espérance.

Le charmant Verhaeren, si pur, épris de fraternité, a trouvé dans son coeur des paroles brûlantes, un testament de vérité: "L'instinct de conservation nationale nous prescrit désormais la haine comme un devoir. Ce n'est que pour l'amour et la haine, les Allemands ne nous ont pas donné le choix" (la *Belgique Sanglante*, p. 23).

La haine de l'Allemagne, le blocus spirituel de l'Allemagne, son retranchement de la communauté des peuples civilisés, de la Chrétienté, ce n'est pas seulement un levier pour les grands sacrifices qu'il nous reste à consentir. C'est aussi, dans toute la force du terme, un gage, c'est le gage essentiel des Alliés.

La victoire est multiple. C'est celui qui détiendra, le jour venu, les gages les plus importants, qui dictera ses conditions.

L'Allemagne fait grand état des territoires qu'elle occupe. Nous aurons à les lui ravir. Mais nous avons dès aujourd'hui contre elle cette malédiction universelle qui s'est élevée de tous les points du globe et qui, si le peuple allemand persiste dans sa folie collective, ne lui permettra pas de respirer ni de vivre.

Faute de s'être suffisamment attachés à cette idée, beaucoup parmi nous n'ont pas compris l'importance des interventions qui se sont produites à nos côtés. Ils les ont crues platoniques. Mais l'Allemagne, quand elle a vu se ranger successivement sous nos bannières les Républiques américaines et les grands Etats asiatiques, je suis sûr que dans son coeur sauvage elle a frémi. Elle entendait à chaque fois se fermer la porte d'un peuple.

Le rêve de l'Allemagne, c'était de réduire les autres nations en esclavage, et maîtresse du monde, elle pouvait se passer d'être aimée. Mais si ce rêve a échoué, s'il lui faut continuer de vivre, nation parmi les autres, elle devra retrouver sinon la confiance des peuples, du moins une certaine tolérance. Et cette tolérance, il faudra qu'elle la paie. Il faudra qu'elle se soumette.

Tel est le contenu positif de l'excommunication wilsonienne: telle est la valeur, qu'il faut affirmer décisive, du gage moral détenu par les Alliés. De ce blocus spirituel, le blocus économique n'est qu'un des aspects. Et quand, par impossible, l'Allemagne parviendrait à nous dicter les traités économiques qu'elle désire, à quoi lui serviraient-ils, si l'accès du monde presque entier demeurait interdit aux Allemands? Elle resterait enfermée dans son orgueil et bloquée dans sa victoire.

Sans détourner notre pensée de tout ce qui nous reste à accomplir dans l'ordre de la matière, comprenons, développons, préservons notre grande force spirituelle. Rien de ce qui est allemand ne doit plus sortir d'Allemagne ni demeurer chez nous. Tenons le commerce avec l'Allemand pour une trahison, chassons les Allemands où qu'ils soient, contrôlons dans tous les ordres de l'action ou de la pensée les valeurs germaniques, favorisons tout ce qui peut resserrer l'isolement de l'ennemi. Comme nos soldats gardent la frontière militaire, nous avons pour garder la frontière morale nos justes passions. Défendons-les contre le torrent des banalités humanitaires. Défendons-les contre la trahison.

La trahison, comme la victoire, est multiple. S'ils n'ont pas livré nos secrets militaires, MM. Caillaux et Malvy ne se justifieront pas d'avoir donné à l'ennemi par leur politique insensée et par leurs manoeuvres criminelles l'espoir de trouver une fissure dans l'implacable muraille. Chaque jour ils faisaient dire par leurs Bonnets rouges que les Allemands n'ont pas commis de crimes, qu'ils ne sont pas responsables des crimes de leurs chefs, que tous les gouvernements sont coupables, et ils oubliaient d'aimer Corneille et Pascal pour louer sans à-propos Kant et Wagner. Pour détruire l'effet de la menace d'isolement qui pèse sur l'Allemagne, ils allaient répétant chaque jour que la paix définitive ne pourra s'accomplir que par l'accord intime et total.

A l'heure où l'Allemagne prépare contre nous un effort qu'elle croit décisif, rejetons les sophismes suspects, défendons notre union contre l'assaut intérieur, enfin ne tardons pas à châtier les traîtres.

MAURICE BARRES,
de l'Académie française.

P.S.—Je crois utile de rappeler que la Fédération nationale des mutilés a créé depuis quelques mois, au 140 des Champs-Elysées, des cours à l'usage des officiers grands blessés. Ils y trouvent une préparation soit aux fonctions administratives, soit à la vie commerciale.

Dans le même esprit, je voudrais signaler que (sur la proposition de Louis Marin) il va être créé, aux affaires étrangères (au service du chiffre), des emplois réservés aux officiers et soldats mutilés. Un décret déterminera dans quelles conditions le recrutement sera fait, et au siège de la Fédération (63, Champs-Elysées), nous donnerons tous renseignements aux intéressés.

M.B.

Demande d'application pour divorce

Avis est par la présente donné que Mary Clay Ewart, de la Cité de Winnipeg, dans la Province de Manitoba fera application au Parlement du Canada à sa prochaine session d'un acte de divorce avec son mari, Allan Campbell Ewart, de la Cité de Winnipeg, avocat, pour adultère et désertion.

Daté à Winnipeg, dans la province de Manitoba, le 11ème jour de décembre A.D. 1917.

MARY CLAY EWART,
Par Hough, Campbell et Ferguson,
6-15 Son avocat.

LOI CONCERNANT LES HOMESTEADS DANS L'OUEST

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de 18 ans, qui au commencement de cette guerre était et est depuis demeuré sujet britannique ou d'une puissance alliée ou neutre, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais non à une sous-agence, à certaines conditions. Devoir: Un séjour de six mois sur ce terrain et sa mise en culture chaque année au cours de trois ans.

Dans certains districts un colon peut se procurer par préemption un quart de section contigu. Prix: $3.00 de l'acre. Devoir: Résidence de six mois chacune des trois années suivant l'obtention de la patente et mise en culture de 50 acres supplémentaires. On peut, moyennant certaines conditions, obtenir une patente de préemption aussitôt qu'on obtient sa patente de homestead.

Un colon ayant obtenu sa patente de homestead et ne pouvant obtenir une préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix $3 l'acre. Devra y résider six mois dans chacun des trois ans, cultiver 50 acres et bâtir une maison valant $300.

Moyennant certaines conditions ceux qui détiendront une entrée pourront faire compter comme temps de résidence leur temps de travail sur la ferme en 1917.

Quand sera annoncé un jour d'entrée de terres du Dominion, les soldats qui auront fait du service outremer et qui auront été honorablement licenciés jouiront d'un jour de priorité pour faire leur entrée à l'agence locale (non pas à la sous-agence).

Ils devront présenter leur certificat de congé définitif.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette réclame ne sera pas payée.

STE-AGATHE

La paroisse de Ste-Agathe a été plongée dans un deuil profond par la mort de l'épouse bien-aimée de Monsieur Félix Lemoine, marchand et pionnier de la place.

Madame Lemoine, née Philomène St-Michel, est décédée le 28 décembre dernier à l'âge de 66 ans. Elle s'est éteinte après une longue maladie supportée avec résignation, entourée de tous ses enfants et munie des derniers sacrements.

Dans la vie du ménage sa piété ne se démentit jamais. Elle s'appliquait à initier ses enfants aux pratiques religieuses et sans mollesse, comme sans rigueur, elle les dirigeait dans le chemin de la vertu. Une des plus grandes épreuves, pour son coeur maternel fut la perte douloureuse de son fils Pierre, décédé à l'hôpital de St-Boniface à la suite d'un accident survenu au mois de mars dernier. Cependant, n'étant pas de celles qui n'ont plus d'espérance, elle accepte encore cette nouvelle épreuve avec un chagrin bien profond, mais aussi avec cette résignation qui caractérise la femme forte des Saints Livres.

Ses compagnes, les Dames de Sainte Anne, peuvent lui rendre le témoignage qu'elle fut parmi elles l'une des plus ferventes et des plus zélées, surtout en remplissant les fonctions de secrétaire dans la congrégation.

Les funérailles eurent lieu le 31 décembre Dieu qui ne laisse rien sans récompense a voulu, il me semble, donner une grande preuve de la satisfaction que lui avait causée sur terre cette bonne et fidèle servante. L'église était remplie par une foule désireuse de témoigner ses sympathies à Monsieur F. Lemoine dans le deuil cruel qui le frappait. Comme Mme Lemoine était en vénération dans toute la contrée, il n'est pas exagérer de dire que tous les paroissiens assistèrent à ses funérailles. Il y eut aussi un grand nombre d'amis qui l'accompagnèrent.

La levée du corps fut fait par le Rév. Père Houle, directeur de la Maison Saint-Joseph d'Otterburne. Les Dames de Sainte Anne suivaient le corps avec la bannière portée par MM. Jos et A. Dorge.

Les porteurs étaient les neveux de la défunte: MM. Jos. Labelle, Ed. Vandal, Jos. Arpin, Alb. Dorge, Raph. Olivier et D. Dorge. M. le curé Rocan chanta le service assisté pour diacre du Rév. J. M. Mireault, curé de Saint-Adolpre, et du Rév. Père A. Granger comme sous-diacre.

Outre les citoyens de la paroisse de Sainte-Agathe nous remarquions au choeur le Rév. Père E. Granger, et dans la nef les Révd. Soeurs M. Théodore et Anne Elisabeth ancienne religieuses du couvent de Sainte-Agathe; MM. P. Parenteau, de Saint-Jean-Baptiste; O. Préfontaine, Albert Préfontaine, M.P.P., W. Vadeboncoeur, J. Désaulniers, M. et Mme J.-E. Fontaine de Saint-Pierre; M. et Mme Ed. Comeault et Mlle M. Bouchard, Letellier; M. N. Fontaine et M. et Mme H. Fontaine de Sainte-Elisabeth; M. et Mme V. Fontaine de Somerset; Mmes T. Thibault, T. Paquin, A. Toupin et Mlle Toupin de Saint-Boniface; M. et Mme O. Leclaire, MM. C. Gauthier et L. Courchaine de St-Adolphe; M. Jos. Leblanc de Merrick-Anderson Co.; MM. Pearce et Whitecomb de la International Harvester Co.; MM. Gavens et Bourbonnin de la Cie Jobin-Marrin et M. J.-E. Dufresne, secrétaire du Comptoir Agricole; MM. Ed Champagne et B. Dufort de Saint-Norbert; M. P. Noël d'Otterburne et beaucoup d'autres car toutes les paroisses environnantes étaient représentées.

La défunte laisse pour pleurer sa perte outre son époux cinq fils et quatre filles, MM. Arthur, Joseph, Albéric, Edgar et Adolphe Lemoine tous établis dans la paroisse de Sainte-Agathe, Mde E. Comeault de Letellier, Mme H. Fontaine, Sainte-Elisabeth; Mme E. Olivier (jr.) et Mlle Ozina Lemoine.

Un bon nombre de bouquets spirituels ont été offerts par les parents et amis de la famille. Une croix de cire et une couronne de fleurs naturelles furent déposées sur le cercueil par des amis de Winnipeg.

Un tel témoignage de sympathies prouve de quelle estime jouissait la défunte et combien l'on tenait à manifester des sympathies à son digne époux et à toute la famille si grandement éprouvée. En lisant de pareils détails les paroles qui nous viennent naturellement à la bouche sont "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Oui, dit l'Esprit, que dès à présent ils se reposent de leurs travaux, car leurs oeuvres les suivent!"

La famille Lemoine remercie cordialement toutes les personnes qui ont bien voulu prendre part à leur chagrin, et des bouquets spirituels qui ont si bien témoigné la sympathie de ceux qui les offraient.

Son Honneur le maire Béliveau a indiqué que la politique du présent conseil de ville devrait être pour l'économie la plus stricte. Nous devrons mentionner que les échevins l'ont secondé.

Chez Nous ET autour de Nous

M. Laurendeau président de la Société Saint-Vincent de Paul, a fait application au conseil de ville de Saint-Boniface pour un octroi de $600.00 pour venir en aide aux pauvres de notre ville. A cet effet un comité a été nommé pour s'enquerir des faits composé de Son Honneur le maire et de M. l'Echevin Sutherland.

Un feu a complètement détruit la résidence et tout son contenue, de Mme Vve Gustave Bruce la semaine dernière, on demande au public de lui venir en aide.

Nous avons du beau temps depuis quelques jours, les tempêtes de l'Est ne sont pas encore arrivées ici.

Le gouvernement d'Ottawa nous prie de faire des économies pour mener à bonne fin la guerre qui existe depuis plus de trois ans.

Les travaux du pont Provencher avancent rapidement. Espérons que le nouveau pont sera ouvert au traffic pour le 1er juin prochain.

La députation qui est allé à Ottawa la semaine dernière pour obtenir permission du gouvernement d'Ottawa de continuer les travaux de la Winnipeg Aqueduc a obtenu ce qu'lle demandait.

A la dernière séance du conseil de ville le même comité a été nommé pour administrer le "Mother's Allowance Act". Son Honneur le maire Béliveau les échevins Gault et Gauvin, M. le chef Marcil, MM. J.-B. Leclerc et Meanwell.

Ouverture de la session provinciale demain.

Avis aux secrétaires des municipalités. Adressez-vous à l'imprimerie du *Manitoba* pour l'impression des rapports des auditeurs et des listes électorales, vous ferez une épargne de 10 pour cent.

Nous avons annoncé la semaine dernière que Son Honneur le maire Béliveau sera a son bureau tous les jours entre 4 et 5 heures. On devra dire que Son Honneur le maire à choisi cette heure pour rencontrer les personnes qui désireront le voir ou qui auront préalablement pris le rendez-vous avec le gréffier soit par téléphone ou autrement.

La Manitoba Abattoir, une institution Canadienne - française progresse rapidement. On veut y ajouter pour $75,000 d'améliorations.

Nous avons eu le plaisir de saluer le retour du soldat Emile Kéroack entré en cette ville la semaine dernière.

Il y aura une assemblée de l'Union de Saint-Vital à 2.30 p.m. le dimanche 20 janvier, à la résidence de M. Joseph Riel.

Les Foestiers Catholiques recommenceront une nouvelle serie de whist jeudi, 17 janvier à 8.15 p.m. Cette serie se jouera en 10 soirées et sera très intéressante. Un excellent orchestre remplira avec beaucoup de soin et de talent, le programme musical de ces soirées. Des prix seront donnés, à chaque soirée à la dame et au monsieur, gagnants de la soirée. D'autres prix, d'une grande valeur, seront offerts à la dame et au monsieur ayant obtenu le plus grand nombre de points pendant toute la série. Ces prix de série peuvent être gagnés même par des personnes n'ayant jamais été vainqueurs d'une soirée. Il faut surtout de la persévérance et un peu de chance. Les soirées de cartes des "Forestiers Catholiques", sont, au dire de tous, très agréables et méritent d'être encouragées. Venez nombreux, jeudi prochain, à la salle des "Forestiers Catholiques", 29, rue Dumoulin. Dames ou messieurs, tous sont cordialement invités.

AU SACRE-CŒUR

Les parties de cartes tant attendues par les amateurs de nos agréables et amusantes soirées ont repris leur cours mardi 15 courant et vont se continuer tous es mardis de la saison d'hiver.

Malgré l'airs tardif de cette reprise, l'ancienne commission scolaire qui en avait l'organisation pour ses adieux, a été enchantée de sa réussite sous tous les rapports, nombreuses assistance et entrain plus cordial que jamais.

Les prix étaient magnifiques, $2.50 en or donnés par M. J. H. Lémire pour les dames et une belle veste don de M. L. P. Brunell pour les hommes.

La soirée a été agrémentée par une charmante surprise, consistant en une partie concert dont le programme était Mme R. Chauvière: déclamation accompagnée au piano par Mme H. Beauchemin. Mons. J. Casenave. Chant et les jeunes artistes violonistes Messieurs E. G. Gosselin accompagnés au piano par Madame leur Mère. Le tout exécuté avec le plus grand plaisir par l'assistance qui a su leur témoigner toute sa satisfaction par de chaleureux et répétés applaudissement.

Au prochain rendez-vous de mardi 22 courant soirée qui sera donnée sous les auspices de la nouvelle commission scolaire.

L'assemblée annuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste a eu lieu dimanche dernier pour l'élection des officiers pour l'année 1918: Président, Dr. Léon Benoît; premier vice-président, M. J. Collon; second vice-président, M. J. H. Lemire; secrétaire M. L. Mercier; trésorier, M. B. Chauvière; porte drapeau, M. J. Rousseau; gérant, M. A. Desrochers; sergent d'armes, M. A. Thomassin; auditeurs, MM E. Aubin et J. Leveillé; exécuteur, MM. Victor Rho, O. Gosselin et A. Rhéaume.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Les institutrices qui désirent enseigner et qui n'ont pas de position en vue, sont priées de s'adresser au secrétaire de l'exéeutif de l'Association; celui-ci les référera aux différentes commissions scolaires qui lui ont fait connaître leur besoin d'une nouvelle institutrice pour le second terme de l'année scolaire.

Il faut agir promptement, car les classes sont ouvertes depuis le 7 janvier, presque partout.

* * *

Le Comité de Statistique prie instamment ceux auxquels il s'est adressé pour obtenir certains renseignements, de vouloir bien les faire parvenir, au plus tôt possible, au bureau de l'Exécutif.

L.-P. GAGNON,
Secrétaire de l'Exécutif.

CONCERT

Un concert sera donnée sous le haut patronage de Sa Grandeur Mgr L'Archevêque et de Son Honneur le maire Béliveau, de la Cité de Saint-Boniface, jeudi, 17 janvier 1918, à 8 heures du soir, salle de l'Ecole Provencher par le Winnipeg String Quartette: nice Poppeldoff, 1er violon; M. C. Walston, 2e violon; G. H. Williams, alto; Fred. Dolman, violoncell.

Programme

1.—String Trio — No 2, Op. 9, R. Majeur .. L. Von Beethoven
2.—A) Berceuse Nico Poppeldoff
B) Londonerry Air .... Frank Bridge
3.—String Quartette—No. 4, Op. 76. Allegro con Spirito .... H. Haydn
Adagio—Menuetto—Finale Allegro.

God Save the King
Branbançonne Marsellaise

Les recettes du concert au profit des orphelins de la guerre en Belgique. Dernière occasion d'apprécier le grand talent de Nico Poppeldoff qui nous quitte dans quelques jours.

FORCE ET MATIERE

"Dieu fait bien ce qu'il fait", et quelle inappréciable faveur que de nous avoir caché l'avenir! En juin 1914, quand les Parisiennes se mettaient à porter des cheveux verts et violets, n'eussions-nous pas, en vérité, séché de frayeur s'il nous avait été donné d'apprendre ce qu'il nous était réservé de voir et de vivre:—que quatre ans durant la guerre se ferait contre l'Allemagne avec un acharnement sans pareil et pourtant sans décision militaire; que ces Français qui déjà se laissaient insurger contre les trois ans et qui rêvaient de paix perpétuelle, étonneraient le monde par leur héroïsme; qu'ils supporteraient sans défaillir le plus terrible du coup; qu'ils vivraient en union à peu près parfaite sans chercher noise à leurs gouvernants et que Lille et le plus riche quartier de la France, seraient ou pouvoir de l'ennemi, sans qu'on sache exactement, trois ans après, ni comment ni pourquoi cela se fit; qu'en pleine guerre et sans crier gare, la Russie lèverait le camp que quatre aventuriers, aux gages du Boche, y feraient la loi à 150 millions d'habitants, qu'ils publieraient les traités secrets et renieraient cette alliance que nous regardions comme notre condition de vie.

Nous voyons des choses "qui ne sont pas dans les manuels", comme aimait à dire Jules Lemaître; est-ce le paradoxe qui règne ou, siuvant la parole fameuse, Dieu qui efface parce qu'il se prépare à écrire?

Il n'est pas moins vrai que devant une telle commotion politique, un tel tremblement de tous les pouvoirs humains, il sied de resserrer nos énergies et, à l'arrière, de nous faire vraiment une vie et des âmes de guerre. On nous traita jusqu'alors comme une peuple d'enfants gâtés; nous éviter toute peine, même légère, fut la grande pensée de nos politiques. Nos gouvernants ne gouvernaient pas, comme il eût fallu, en prévision du pire, mais sur l'escompte incessant de la veine et du miracle: on nous versa l'illusion à trop haute dose, et l'on nous donna cet optimisme béat et fataliste, qui est moins la loi consciente dans le succès que la crainte de la mauvaise nouvelle, une vraie maladie de l'âme, l'optimisme de l'autruche.

Abandonnons vivement ce régime débilitant: plus de "bourrage de crânes". La vérité est le réconfort des âmes viriles, c'est par elle qu'on maintiendra le plus efficacement le morale du pays. Ce pays ne peut et ne veut plus de simples affirmations, même agréables; il réclame des faits, des preuves et ne croira que ce qui lui sera démontré. Plaçons-nous donc posément en face de la réalité; tâchons de voir comment, par delà les tranchées, les choses sont chez nos ennemis, où ils en sont, de mesurer leur force, d'en sonder le fond... Observons, réfléchissons; n'acceptons de conclusions que sérieusement contrôlées et demandons surtout à notre raison nos raisons d'espérer.

Retenons d'abord la différence des situations chez les uns et les autres belligérants; la constatation a bien son importance, elle est même fort impressionnante.

D'un côté un peuple qui a grandement souffert dans son coeur, mais qui—il ne s'agit, bien entendu, que de l'arrière—n'a pas encore vraiment souffert dans son corps et chez qui la vie a presque les mêmes charmes excessifs qu'avant la guerre. De l'autre, un peuple qui souffre matériellement et moralement, qui depuis trois ans est dans la position d'une ville assiégée, supporte des privations sans égales et qui, avant la guerre, était le plus riche et le plus industrieux. Ne peut-on voir déjà la marque d'une justice supérieure dans le fait que l'agresseur, celui qui déchaîna sur le monde cette effroyable calamité, est si rudement éprouvé?

Malgré ces durêts de vie, chaque jour accrues, ce peuple-là tient encore, tient toujours; quelque forte et sainte que soit notre haine, l'on ne peut se défendre d'un sentiment qui est plus que de l'étonnement, devant une aussi sombre résistance. Car c'est en vain qu'ils souffrent et presque tous le savent; si nous, à l'arrière, nous tenons, c'est-à-dire si nous avons le dixième de leur énergie et de leur gouvernement, la fin est certaine. L'Allemagne fait tête au monde coalisé; nous, Français, qu'on donnait pour le plus accompli modèle de valeur guerrière et avec le plus grand homme de guerre de tous les temps, nous fûmes vaincus par la seule Europe; ils ne peuvent pas ne pas succomber.

Aussi n'attendent-ils plus de leurs victoires la victoire, mais une simple augmentation de profit. La défaite fut toujours pour eux le manque à prendre, " le but de la guerre, c'est un bon traité", avouait Bismarck; ils ne sont pas encore arrivés à admettre qu'une guerre ne puisse se chiffrer pour eux par un bénéfice, et l'on comprend pourquoi ils réclament instamment la paix quand "la carte de la guerre" est à leur avantage, qu'ils détiennent tant de gages et peuvent espérer pour le lendemain la supériorité des moyens de production. Mais ce n'est pas là la victoire qu'ils avaient en vue quand ils partirent pour la guerre —"la guerre fraîche et joyeuse"— ils sentent que leur défaite ne dépend plus que de notre endurance que la guerre sera gagnée par le peuple chez qui l'arrière comme l'avant saura souffrir le plus longtemps. Et nous, nous n'avons pas encore commencé, et eux, ils semblent presque à bout.

Sur ce point, les témoignages sont multiples, formels, concordants; ils attestent qu'il n'y a pas qu'un peuple qui souffre, que la race même est touchée. Je n'en veux que cette preuve: cette orgueilleuse natalité, dont ils étaient si fiers et dont la crue aurait dû être pour nous le plus sérieux avertissement, ces excédents colossaux annuels de 800,000 naissances sur les décès sont renversés, et maintenant ce sont les décès qui excèdent et fortement sur les naissances; l'écart entre hier et aujourd'hui est de près d'un million.

Sur cet état des personnes en Allemagne, je pourrais apporter des précisions, des rapports indéniables; ils confirment mon espérance, ils ne la font pas, et je ne les prends que par surcroît. Assurément il ne serait pas impossible que la force allemande s'effondre par les personnes, et que le blocus renforcé les amène à un état intolérable, mais ce n'est là qu'une possibilité et nous ne devons faire état que des réalités. Raisonnons donc comme si cela ne devait pas être: aussi bien ceux qui connaissent le mieu x l'Allemagne n'escomptent-ils pas cette défaillance humaine. L'Allemand a si fort le pli de la servitude, une telle résignation animale, que vraisemblablement il se laissera périr plutôt que de se révolter contre les auteurs de son infortune.

Force et matière, ce titre de l'oeuvre d'un de ses philosophies pourrait justement être la devise de la nation. L'Allemagne tire sa force de la matière; spécialement pour cette guerre, elle se mit dans la dépendance la plus étroite de la matière; à coup sûr sa force tombera quand les éléments matériels sur qui elle repose se désagrégeront et s'affaisseront: l'Allemagne matérialiste doit périr par la matière.

La force aéantit ce que la force fonde.

Ce travail de désagrégation interne est depuis longtemps commencé, et il s'accélère; il est irrémédiable; à ce moment où le plus violent choc allemand est attendu, j'en voudrais montrer ici les phases successives à la manière d'un simple dynamomètre.

FERNAND ENGERAND
Député du Calvados.

THEATRES

Walker — "Watch Your Step" succès musical de Irving Berlin, danses et chants d'un comique achevé, au Walkerr toute la semaine prochaine a partir du 21 janvier. La musique est entrainante. Les costumes sont superbes et rarement le public pourra jouis d'un spectacle théâtrale semblable.

Winnipeg — Monte Cristo sera joué toute la semaine. La semaine prochaine, on jouera "The Girl From Out Yonder". Matinées: mardi, jeudi et samedi. Soirées: 15c to 50c. Matinées: meilleurs sièges, 25c.

Orpheum—Miss Gertrude Hoffmann, l'étoile incomparable sera à Winnipeg lundi prochain. Phil Kelly et Jos. Galvin, acte Italien. Edward Esmonde, "The Propville Recruit". Leo Beers. Rouble Sims, chants, déclamations. Vues animées.

Dominion — La semaine prochaine Elsie Ferguson.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

PETITES ANNONCES

A LOUER—Un logis de 5 chambres avec eau, bain, etc., très chaud. S'adresser à M. C. A. Gareau, 410, rue du Collège, Saint-Boniface. —10

PERDU—Depuis le 3 décembre une vache près de l'Hôtel Stock Yards à Saint-Boniface. Une récompense de $15.00 sera payée de plus les frais de la pension. S'adresser au téléphone St. John 2387. —10-11

ON DEMANDE— Garçons comme messagers de 15 à 18 ans avec byclclette de préference; pouvant faire de $35 à $70 par mois avec privilège d'aprendre la télégraphie. S'adresser au Gérant du C.P.R. Telegraph, 352 Main Street. 9—16

A LOUER—L'anncienne place de M. P. Soucy, magasin et cing chambres en haut, No. 562 Taché, coin des rues Dumoulin et Taché. S'adresser à M. J. B. Lauzon, 330 William, Winnipeg. 9—f.n.c

ON DEMANDE—Deux filles pour la cuisine et salle à diner—Hotel Québec —6

ON DEMANDE—Des hommes pour montrer des échantillons pour une grande maison faisant affaire par la poste. Position permanente. $2.00 par semaine. The Consumers Association. Windsor, Ontario.

Robes pour dames. Tout ouvrage garantie. Prix moderé. 110½ rue Lavérendrye.